

L'intérêt d'un colloque

Réflexions à propos du colloque d'Esch sur la Résistance

Michel Pauly est un critique sévère, consciencieux, incorruptible (forum 216, p. 66). Quand il oppose aux organisateurs du colloque sur la résistance qui s'est tenu en avril à Esch l'exemple lumineux des médiévistes luxembourgeois, les premiers n'ont qu'à s'incliner, on ne critique pas la critique.

J'ajouterais tout au plus que l'entreprise n'est pas la même. La résistance est à la fois plus proche et plus lointaine. S'occuper de la résistance c'est couper dans la chair vive et en même temps poursuivre un objet qui se dérobe. Jean l'Aveugle me semble être un objet plus facile à saisir.

Le fait d'organiser un colloque international consacré à la résistance constitue une prouesse. La résistance appartenait jusqu'ici à la Résistance. C'était la représentation officielle de la résistance, le porte-parole des résistants morts ou vivants, le dépositaire de son patrimoine, qui disait ce qu'il fallait entendre par résistance. Le colloque d'Esch marque l'abdication de la résistance ou pour le dire d'une façon plus neutre ce sont maintenant les prétendus historiens qui ont pris la place des prétendus historiens. C'est un état de fait qu'on peut regretter, mais irréversible.

Ce changement de pouvoir implique un changement de perspective. La résistance n'est plus définie en termes de mérites ou de non-mérites et l'investigation n'est plus limitée. Il ne s'agit plus de savoir quels individus peuvent être reconnus comme résistants et quels étaient dénoncés comme traîtres. Pour les historiens il s'agit de replacer les individus dans leur contexte et de remonter à ce qui était avant et à ce qui sera après, d'effacer donc les frontières, de relativiser d'une certaine façon. Cette histoire ne sert plus de légitimation à un sujet qu'il soit héros ou organisation, elle devient impersonnelle, collective. Le colloque d'Esch marque une rupture, l'entrée en histoire de la résistance luxembourgeoise, rien de plus rien de moins.

Serge Hoffmann avait invité pour ce faire 24 historiens, 12 Luxembourgeois et 12 étrangers. On peut critiquer le caractère ambitieux d'un tel projet. Avons-nous autant de spécialistes, autant d'esprits savants, autant d'historiens avertis ? Et pouvions-nous les aligner sans risque face aux meilleurs esprits de France, de Belgique, d'Allemagne et d'Italie ? Ne connaîtraient-ils pas dans ce combat inégal le sort de nos équipes sportives ?

Et ce spectacle n'allait-il pas dégénérer dans une variété du tourisme scientifique qui consiste pour les illustres hôtes à faire semblant, à venir pour leur exposé et à repartir aussitôt en laissant leurs invités se chamailler ensuite entre eux ? Se prêteraient-ils tout au plus comme faire valoir, l'esprit ailleurs ? En quoi un tel débat ferait-il avancer l'état des questions ?

L'essentiel d'un colloque, au Luxembourg ou ailleurs, ne se trouve pas dans la qualité intrinsèque des exposés. Un colloque n'est pas un livre récité à plusieurs voix, mais un lieu de réflexion et d'échanges. Le succès d'un colloque se mesure bien plus à l'écho que rencontrent les interventi-

La résistance appartenait jusqu'ici à la Résistance.

Slogan nazi changé par la Résistance: "Hitler vaincra" devient (en luxembourgeois) "Hitler pisse"



Le véritable scandale, ce n'était pas la contre-performance de tel ou tel orateur mal préparé, mais l'absence du public luxembourgeois venu si nombreux pour la séance inaugurale, dès le moment où les hôtes étrangers ont pris la parole.

ons et aux correspondances entre les différentes prises de parole. L'essentiel d'un colloque c'est tout autant le jeu des questions-réponses et les pauses cafés que l'ensemble des exposés.

Du point de vue des Luxembourgeois l'intérêt de l'entreprise résidait justement dans cette mise en relation, dans cette mise à niveau, dans le dépassement du narcissisme grand-ducal. Les participants luxembourgeois étaient obligés de se faire comprendre en utilisant les mêmes mots pour dire les mêmes choses que leurs confrères étrangers. Il n'y avait plus de science luxembourgeoise. Les monopoles étaient abolis.

L'inverse de ce qui était prévisible s'est produit. Ce ne sont pas les invités de marque venus de loin qui ont méprisé le débat, mais bien les braves Luxembourgeois, à qui l'occasion était offerte pour une fois d'exposer leur science. Les historiens internationaux sont restés du début jusqu'à la fin, écoutant avec patience et politesse toutes les communications sans exception et s'efforçant de lancer et de relancer le débat. Le véritable scandale, ce n'était pas la contre-performance de tel ou tel orateur mal préparé, mais l'absence du public luxembourgeois venu si nombreux pour la séance inaugurale, dès le moment où les hôtes étrangers ont pris la parole. Il semblait que cela ne les intéressait pas. Ils étaient venus pour écouter leurs collègues ou pour leur distribuer des notes ou pour s'écouter soi-mêmes.

Les historiens luxembourgeois se sont fait remarquer par leur silence. Ils se sont tus pendant les débats, n'osant pas s'aventurer en terrain découvert. Et souvent le silence fut la sanction pour des exposés qui ne soulevaient pas de questions. La faiblesse des participants luxembourgeois était due à leur incapacité de conceptualiser, de problématiser, de formuler des questions. Les histori-

ens luxembourgeois confondent encore trop souvent l'historiographie avec la reproduction française qu'ils ont jadis tant exercée pour être admis au lycée. Ils suivent le fil chronologique en évitant soigneusement de dire ce qu'ils entendent prouver, à supposer qu'ils le sachent eux-mêmes. Il leur est pour cette raison impossible de quitter le chemin bien balisé des évidences du sens commun, de l'anecdotique, de la tradition, de la mémoire officielle. Ils ne disposent pas de l'instrument pour la mettre en question.

Si ce colloque a été utile, c'est moins par le nombre des révélations que par la prise de conscience du décalage entre nos idées reçues et l'état des questions au niveau européen. D'un côté, tout semble avoir été dit et d'autre part rien n'a été mis en question.

La question initiale du colloque concernant le message de la résistance a été largement débattue, le dosage varié de convictions nationalistes et démocratiques étant une constante internationale. Toute réflexion sur la résistance part désormais de la pluralité des motivations. La présence d'éléments plus troublants d'antisémitisme et d'idéologies fascistes ne peut plus être passé sous silence, elle pose problème chez nous comme ailleurs. La question qui se pose est de comprendre la continuité qui mène d'une certaine extrême-droite à la résistance. Il ne s'agit pas de célébrer le martyr de l'abbé Esch en passant sous silence son engouement pour Hitler ni l'inverse tout comme on ne peut pas parler de la résistance de l'Eglise sans parler des silences de l'Eglise. Alex Reuter a constaté que le mot de dialectique est un mot inconnu chez les historiens luxembourgeois. Ce reproche s'adresse à une analyse non critique de la seule dimension du discours. Si la parole est séparée de la personne qui la porte ou de l'action qui la prolonge, elle devient parole d'évangile. Une même personne ou un même groupe social peut avoir deux discours. En juillet 1940 la guerre des insignes patriotiques et les demandes à la grande-duchesse de revenir ne s'excluaient nullement.

Que pourrait être une analyse des pratiques ? L'action résistante peut être décrite selon un modèle en trois phases: phase du refus, phase du repli (identités culturelles, solidarités traditionnelles, relations de voisinage), phase de l'expansion et de l'ouverture vers l'extérieur (solidarités nouvelles, formes d'autogestion, internationalisme). Un tel modèle aurait l'avantage de tenir compte du caractère contradictoire de la réalité, intégrant les relents du corporatisme autoritaire, les pratiques de l'anarcho-syndicalisme et le prodrome d'une Europe des résistants.

Le rapatriement des dépouilles mortelles de maquisards après la guerre à Esch-sur-Alzette





Les Jeunes hitlériennes défilent dans l'Avenue de la Liberté

Les historiens luxembourgeois se sont fait remarquer par leur silence.

Il pourrait résoudre l'énigme de la grève de 1942: comment l'expérience de la grève a-t-elle été acquise et vécue par des gens sans expérience de la grève?

Toute recherche sur la résistance est handicapée par l'absence de recherche sur la collaboration. Cette absence n'est pas un effet du hasard. Si tous ont été résistants, il faut bien que la collaboration n'ait pas existée ou, ce qui revient au même, qu'elle ait été le fait d'étrangers et de marginaux. N'y eut-il pas de traîtres par conviction? La question resurgit au détour d'une phrase: Qui a financé la résistance? Qui a permis à la résistance de survivre? Il n'est pas sûr qu'on n'y retrouve pas la non-résistance sous la forme des alliances familiales, du marché noir ou des élites prudentes.

Ce qui pose problème c'est aussi la chronologie. Ce qui a eu lieu avant n'est pas nécessairement avant. La guerre des insignes d'août 1940 peut être tout aussi bien interprétée comme une répétition de l'avant-guerre que comme le moment fondateur d'une résistance. Les collectes d'armes et la confection de programmes politiques en 1941 n'était sans doute pas destinée à la résistance mais à une après-guerre considérée comme imminente. Qui parle à la fin de la guerre au nom de la résistance, qui épure, dédommage et décore? Les groupes surgis au lendemain de la Libération se réclament de la résistance, mais ils

représentent plutôt le retour de la société traditionnelle et de sa vie associative. L'épuration se fait sur une base corporative, elle s'inscrit donc dans les structures hiérarchiques établies et peut donc être considérée comme le début de la restauration.

Un des moments les plus passionnants du colloque a été l'exposé d'un non-historien, celui d'Alex Reuter expliquant la production d'une pièce de théâtre consacrée à la résistance par des élèves. Comment faire jouer des épisodes de la résistance à des jeunes d'aujourd'hui, comment faire revivre la résistance? C'est toute la question du sens caché de la résistance posée par le colloque.

Le colloque n'a pas apporté des réponses en paquets bien ficelés, il a permis de poser des questions. Ce qui manque dans l'historiographie luxembourgeoise, ce ne sont pas les réponses, mais les questions. Cette absence de questionnement est une question de pouvoir. Ce serait faire fausse route que de s'adresser au pouvoir pour trouver de l'aide sous forme de demandes de crédits, de postes, de décharges. Ce serait instituer de nouveaux monopoles, de nouveaux monologues, ce serait fermer une porte à peine entrouverte. La question posée est celle d'une libération de la parole.

Henri Wehenkel